

## UN ANNIVERSAIRE

Le 35<sup>e</sup> de Ligne à Chevilly

LE 30 SEPTEMBRE 1870

Le 30 septembre, à dix heures du matin, M. le comte de Flavigny, président de la Société de Secours aux blessés, et il informé qu'un combat meurtrier venait d'être livré au-delà de Villejuif, et que de prompts secours étaient réclamés. Je fus prié de partir avec les quatre premières voitures. Notre petite escorte se composait de deux délégués, M. Leo Delibre et moi, deux aides-majors et huit brancardiers.

Nous arrivions vers les onze heures à Villejuif, où nous trouvions de nombreux blessés que l'intendance était en train de diriger sur Paris, et nous étions invités à poursuivre notre route. Nous devions trouver plus loin à exercer notre zèle et satisfaire le désir qui nous animait tous, de venir en aide à nos chers et malheureux soldats. On s'engagea sur la route de Fontainebleau complètement déserte; l'armée s'était repliée pour se mettre à l'abri des forts.

Pendant une demi-heure de marche, nous n'aperçûmes aucun être vivant. J'étais en avant avec mon collègue Delibes et nous portions, à tour de rôle, notre drapeau d'ambulance, nous efforçant de le mettre en évidence, car, plus nous avançons, plus il devenait probable que nous allions trouver le champ de bataille occupé par l'ennemi. Enfin, nous distinguons les premières maisons de Chevilly, et nous quittons la grande route pour prendre un petit chemin à droite, en pleine campagne, aboutissant directement au village.

A peine avions-nous fait trois cents pas que nous apercevions, à une certaine distance, des soldats prussiens occupés à ramasser nos blessés qu'il était malheureusement facile de reconnaître à leurs pantalons rouges. Comme nous pressions le pas, suivis avec beaucoup d'entrain par les aides-majors et nos brancardiers, un officier de uhlans vint à notre rencontre et nous dit, en fort bon français, de nous arrêter, prétextant qu'il ne pouvait nous laisser pénétrer dans les lignes d'investissement.

Cet ordre nous chagrina vivement, et nous fîmes en sorte d'obtenir de cet officier de nous laisser avancer de deux à trois cents mètres, car, à cette distance, on voyait distinctement le drapeau de Genève tenu par les ambulanciers allemands, qui remplissaient auprès des nôtres un devoir que nous étions jaloux de remplir nous-mêmes.

Enfin, cédant à nos vives instances, l'officier consentit à laisser avancer les deux aides-majors, Delibes et moi. Nous abandonnâmes donc nos voitures et nos brancardiers sous un bouquet d'arbres, et nous suivîmes l'officier allemand.

Un ambulancier allemand vint à notre rencontre, nous salua d'une façon fort courtoise et nous dit qu'il était heureux d'entrer en relations avec les délégués français de la Société de secours aux blessés. Il nous donna sa carte : « Mayer, à Hambourg. » Il ajouta que, depuis deux heures, le feu ayant cessé, on s'occupait de transporter nos blessés dans les fermes du village.

—A l'endroit où vous êtes, dit-il, vous ne trouverez que des morts :

En effet, nous ne voyions autour de nous que des cadavres portés à une seule place par des soldats. J'insistai pour obtenir la permission de pénétrer dans le village et d'être enfin utile à nos blessés. Delibes, de son côté, était entré en pourparlers avec un second délégué, qui venait de lui apprendre que, du côté de l'Hay, nos soldats n'avaient pas été relevés du champ de bataille ! Nous convînmes immédiatement qu'il s'occuperait de ce dernier village avec un de nos chirurgiens. Je devais, pour ma part, faire tous mes efforts pour pénétrer dans Chevilly avec le second major.

Après le départ de Delibes, je revins à M. Mayer. A la suite d'une longue con-

versation avec l'officier prussien, M. Mayer, consentit à me conduire auprès du commandant, qui se trouvait, nous dit-il, à l'entrée du village. Je fus heureux de ce premier succès, qui me rapprochait de notre but. Le chirurgien qui était resté avec moi avait remarqué qu'un de nos soldats donnait quelques signes de vie. Il s'était empressé de lui porter secours. Je le laissai à ce soin, et je pressai le pas afin de suivre M. Mayer et l'officier.

Dans un verger, à l'entrée du village, je vis deux soldats prussiens littéralement ficelés à un arbre, et je demandai à mon guide ce que cela voulait dire. Il me répondit que c'était des lâches qui avaient fui devant nos troupes, qu'ils devaient subir ce ligotage pendant quatre heures, afin qu'au cas où une nouvelle attaque de notre part se produirait, il se trouvassent exposés aux premiers coups de feu.

—C'est une très bonne punition, ajouta-t-il, qui empêche les hommes de reculer.

Je n'avais pas à discuter la punition ; mais, à part moi, je déplorai qu'elle existât, même dans l'armée ennemie !... Mon guide me laissa devant le village près d'un groupe de Prussiens, et continua sa route dans l'intérieur à la recherche du commandant. Je profitai de cet instant pour examiner avec soin l'endroit où je me trouvais.

Le village de Chevilly ne présente du côté de Paris qu'une suite non interrompue de murs d'une hauteur de deux mètres cinquante environ, avec une entrée sur le côté, à droite de l'Hay. Je frémis en voyant avec quelle solidité l'ennemi avait fortifié cette position. Il avait percé ce rempart de murailles de nombreuses et très petites ouvertures par où nos soldats étaient visés à coup sûr. Nous ne pouvions riposter avec succès à un adversaire qui se protégeait ainsi quand nous marchions au feu la poitrine découverte. Aucun abri, aucun pli de terrain ; quelques arbres à peine. La position était donc formidable, et cependant, le 35<sup>e</sup> de ligne avait été lancé contre elle, avec ordre de l'enlever.

Le général Guilhem avait été frappé mortellement à trois cents mètres du village ; mais ses braves, continuant leur marche en avant sous une grêle de projectiles, étaient arrivés à l'entrée des premiers murs, forçant l'ennemi à se replier dans l'intérieur.

En continuant mes investigations, j'aperçus, au commencement de la rue, les cadavres d'une vingtaine des nôtres. Le corps d'un capitaine était à trois mètres plus loin ; une balle l'avait foudroyé. Sa physionomie avait conservé l'empreinte d'une héroïque résolution ; à son bras levé et raidi, à sa main convulsée, dont l'ennemi avait arraché l'épée, à ses lèvres contractées et demi-closes, on devinait le dernier cri de ce brave. Je me découvris et je fus frappé de voir les Prussiens, qui m'entouraient, se découvrir également. Mon émotion était grande, et j'eus besoin de faire quelques pas pour la dissiper.

A ce moment vint à moi mon guide, en compagnie d'un officier de forte corpulence et d'un certain âge, qui me demanda d'un ton bourru pourquoi je m'étais permis de quitter les lignes françaises. Ma témérité devait me coûter cher, disait-il, car il se croyait obligé de m'envoyer à Versailles. Je protestai énergiquement. Si j'étais arrivé jusque-là, c'était sous la protection du drapeau de Genève, et il me paraissait impossible d'être inquiété. M. Mayer vint à mon aide, parlementa en allemand, et au bout de quelques minutes, il me fut répondu sur un ton poli, presque aimable :

—Je vais, monsieur, vous autoriser à prendre des blessés, mais seulement après l'examen de notre chirurgien. Vous pourrez faire transporter dans vos voitures d'ambulance tous ceux qui porteront, attaché sur la poitrine, un petit carton blanc, sur lequel le major écrira : *Paris*. Vous aurez à vous soumettre aux prescriptions de l'officier qui vous conduit.

Ce fut donc en compagnie de M. Mayer et de l'officier de uhlans que nous pénétrâmes dans une ferme située à l'entrée du village, à gauche, et que j'ai su depuis

être la ferme Crétet. A mon entrée dans la cour, la première personne qui frappa ma vue fut un sergent prussien occupé à vérifier les chassapots que nous avions perdus dans le combat. Plus loin, dans l'angle à gauche, se trouvait une grande étable à moutons. Là, je vis, le cœur horriblement serré, une cinquantaine de nos soldats du 35<sup>e</sup> étendus sur une mince couche de paille ! M. Mayer m'expliqua que ces malheureux, blessés entre les six et sept heures du matin, avaient été relevés à onze heures, qu'on avait déposé dans cette ferme ceux dont le transport paraissait dangereux, vu la gravité de leurs blessures, et que jusqu'à présent (deux heures de l'après-midi) on n'avait pu leur donner aucun soin.

Cependant aucune plainte ne s'échappait de la poitrine de ces braves. Tous paraissaient résignés, et l'officier, en entrant, ne put s'empêcher de s'écrier :

—Oh ! les vaillants soldats ! —Ce cri échappé aux lèvres d'un ennemi, n'était qu'un juste hommage rendu à leur résignation et à leur courage. Je profitai de ces bonnes dispositions et le pressai d'activer les formalités afin qu'il me fût possible d'enlever rapidement les hommes qu'on voudrait bien me livrer. Il m'assura qu'il serait fait diligence, — parce que, me dit-il, la guerre est chose bien triste et l'on doit faire de part et d'autre tout ce qui peut en diminuer les rigueurs !

Il m'offrit de visiter d'autres fermes. Je le priai de vouloir bien faire prévenir par un de ses hommes mon aide-major, dont la présence m'était nécessaire. Quelques minutes plus tard, il était près de moi. En arrivant, il m'expliqua qu'il avait vainement tenté de ranimer le blessé rencontré dans la plaine. Ce soldat, frappé au milieu du front par une balle sortie par le sommet du crâne, était expirant. Sa jambe s'était simplement agitée par un mouvement convulsif, mais tout secours avait paru inutile.

Je lui montrai nos courageux lignards qu'il visita l'un après l'autre ; nous leur adressâmes à tous une parole d'encouragement et je dois dire qu'en entendant parler français ils paraissaient heureux, nous serrèrent la main avec effusion et nous priaient de ne pas les abandonner. Je distribuai aux plus souffrants le contenu d'une gourde de cognac ; puis survint le major allemand et nous recommençâmes la visite. Chaque homme fut examiné par lui avec le plus grand soin. Il attachait avec une épingle sur la poitrine de vingt blessés le petit carton blanc, qui devait leur servir de sauf conduit et sur mon insistance, il voulut bien nous en donner quatre de plus, puis il nous annonça qu'il ne restait aucun blessé dans les fermes du voisinage. Tous avaient été dirigés sur Bourg-la-Reine. Il était inutile de pousser plus loin nos recherches.

Je priai M. Mayer d'envoyer un de ses hommes pour faire avancer nos voitures. Puis, nous nous mîmes en devoir d'opérer sur tous un pansement sommaire, afin que le transport n'augmentât pas les souffrances qu'ils enduraient, d'ailleurs, avec tant de stoïcisme. Hélas ! quelles affreuses blessures ! Le major allemand les avait bien choisis. Nous ne nous trouvions qu'en présence de bras et de jambes brisées.

C'est avec les plus grandes précautions que nous secourûmes ces malheureux, aidés avec un empressement auquel je rends justice, par M. Mayer et le chirurgien allemand. Malgré cela, notre triste besogne dura près de trois heures. Nous étions obligés d'attacher une grande partie des membres brisés avec des lattes et des fourreaux de sabres, qui nous servaient d'attelles.

A cinq heures et demie seulement je pus donner l'ordre du départ. Les Prussiens nous aidèrent à transporter jusqu'à nos omnibus nos chers blessés. Je recommandai vivement à M. Mayer ceux qui restaient, et je fus obligé, pour les consoler, de leur faire comprendre qu'on ne nous livrait leurs camarades qu'à cause de la gravité de leur état.

Enfin, je quittai la ferme Crétet, reconduit avec beaucoup d'égards jusqu'aux

voitures par mon officier de uhlans. Là je retrouvai mon collègue Delibes, qui, de son côté, avait ramené quelques pauvres blessés, entre autres le capitaine Martin, mortellement frappé. D'une voix calme il nous pressait de partir :

—J'ai mon affaire réglée, disait-il, je voudrais seulement arriver à Paris pour dire adieu à ma femme. Il fut placé dans un fourgon avec beaucoup de ménagements ; il souffrait affreusement. Grâce à des renforts que la Société nous avait envoyés, tous nos hommes furent installés et le triste cortège se mettant en mouvement se dirigea au pas vers Paris.

Nous n'arrivâmes qu'à neuf heures au Palais de l'Industrie. De prompts secours furent prodigués à nos blessés, répartis dans plusieurs salles et confiés à des dévouements à toute épreuve. Mmes la comtesse de Flavigny, marquise de la Ferrounays, la maréchale Canrobert, la marquise de Galliffet, la vicomtesse de Poix et Mme Vilbort, passèrent la nuit auprès d'eux ; mais la gravité des blessures donnait bien peu d'espoir de guérison ; le lendemain notre effectif était terriblement réduit. Le capitaine Martin n'était plus, mais il avait eu sa consolation suprême : il était mort entre les bras de sa femme.

Sur les vingt-quatre blessés que j'avais ramenés, trois survécurent aux amputations, qu'ils avaient subies avec ce calme et cette résignation que j'ai tant admirés. Si notre mission n'avait pas été fertile en résultats heureux, du moins nous avions procuré à quelques-uns de nos soldats la consolation de mourir libres, au milieu de leurs compatriotes. Parmi ceux qui survécurent, un Breton vint me rendre visite plusieurs mois après. Avant de me quitter, il me dit avec des larmes dans la voix : — Ah ! monsieur, je ne suis qu'un pauvre diable, mais si jamais vous passez au pays avec ces dames qui m'ont si bien soigné, venez me demander à déjeuner. Nous n'avons pas une cuisine si délicate que la vôtre, mais ma mère s'entend à faire l'omelette au lard, et je vous promets qu'elle vous en assaisonnera une dont vous vous souviendrez !

Je n'ai pas porté à ces dames cette bonne et naïve invitation ; peut-être l'eussent-elles acceptée en souvenir de leur pieux dévouement ?

Je ne veux pas terminer ce récit sans indiquer les pertes que nous avons éprouvées dans le combat de Chevilly et sans rendre hommage à l'admirable conduite du 35<sup>e</sup> et de ses officiers.

D'après le remarquable travail du général Ducrot (*la Défense de Paris*), sur 11,000 hommes engagés, 2,120 furent mis hors de combat. Le 35<sup>e</sup> de ligne, commandé par le colonel La Murioux, perdit à lui seul, 24 officiers et 759 hommes.

Tout le monde fit bravement son devoir. Le commandant Algan, suivi d'une centaine d'hommes, avait chassé l'ennemi d'une ferme et avait installé ses soldats à sa place. Malheureusement, les Prussiens revinrent en grand nombre, et incendièrent la ferme. Nos hommes continuaient à se défendre avec une farouche énergie, mais la résistance devenant impossible au milieu de la fumée et des flammes il fallut se faire jour à travers le village et regagner la campagne, c'est ainsi qu'il en revint si peu...

Quand de Neuville voudra un pendant à ses *Dernières cartouches*, je lui recommanderai le 35<sup>e</sup> de ligne à Chevilly !

F. BERTHAUDIN.

—Quelles sont vos opinions politiques, de mandait-on à un certain sénateur journaliste.  
—Mon Dieu ! répondit-il, ça dépend du parti qui est au pouvoir.

Il vaut mieux une cruche qui soit bonne qu'une bonne qui soit cruche.

Deux paysans sont en arrêt devant la vitrine d'un chapelier. Ils contemplent avec extase un chapeau au fond duquel est placée une petite glace.

—Premier paysan. — Pourquoi donc qu'on a mis ce miroir au fond de ce chapeau ?

—Deuxième paysan. — Es-tu bête ! c'est pour que celui qui achète le chapeau voit comment il lui va, non d'un chien !